

# *Perspectives de la Sociologie Rurale*

PAR HENRI LEFEBVRE

Un précédent article des *Cahiers Internationaux de Sociologie*<sup>1</sup> a posé quelques-uns des problèmes de la sociologie rurale. Le moment est venu de dégager les perspectives d'ensemble de cette branche de la sociologie, en présentant — et en soumettant à la discussion — un projet de Manuel ou de Traité.

On peut parler d'un « monde » paysan, non pas en ce sens que la réalité paysanne constituerait un « monde » *isolé*, mais à cause de sa variété extraordinaire et de ses caractères propres.

Insistons à nouveau sur un paradoxe (apparent) : cette réalité a été longtemps ignorée, et particulièrement lorsqu'elle dominait quantitativement et qualitativement la vie sociale. Tant que la réalité « urbaine » avec ses institutions et ses idéologies — tant que les modes de production successifs, avec leurs superstructures — ont baigné dans un milieu rural, et reposé sur une vaste base agricole, les hommes des milieux et classes dominants ne faisaient guère attention aux paysans. On ne pensait pas plus à eux qu'à son estomac ou à son foie tant que l'on se porte bien ! La vie paysanne apparaissait comme une de ces réalités familières, qui semblent naturelles, et qui deviennent très tard des objets de science. L'aphorisme de Hegel devrait venir en tête de toute méthodologie des sciences sociales : « *Ce qui est familier n'est pas pour cela connu.* »

---

1. « Problèmes de Sociologie rurale, La Communauté paysanne et ses problèmes historico-sociologiques. » Vol. VI, 1949.

Vérité valable pour les gestes de la vie quotidienne — par exemple celui d'acheter ou de vendre un objet quelconque — pour les gestes du travail, pour la vie sociale dans son ensemble, ou encore pour la vie paysanne.

Les réalités paysannes sont devenues objet de science à partir du moment où elles ont posé des problèmes *pratiques*.

En France, vers le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, le morcellement des héritages et des terres, le partage des biens, l'exode rural commencent à inquiéter les autorités. La constitution du marché national entraîne un remaniement de la structure agraire : concentration de la propriété, commercialisation et spécialisation de la production. Ensuite les questions posées par le marché mondial, puis par les techniques modernes, se superposent aux premières : protection des prix, rentabilité, introduction du machinisme. Peu à peu, les réalités familières et inconnues sont jugées dignes d'intérêt et d'études scientifiques.

Si la sociologie rurale s'est développée aux U.S.A., il est clair que le problème paysan en est la cause, qui préoccupe fortement les gouvernements successifs<sup>2</sup>.

Actuellement, dans le monde entier, le « problème paysan » s'est posé ou se pose sous de multiples formes. Un peu partout ont eu lieu ou vont avoir lieu des *réformes agraires* : démocraties populaires, Chine, Mexique, Égypte, Italie, Japon, Inde, etc., etc. Sans compter les grandes transformations de l'agriculture en U.R.S.S. Bien entendu, ces transformations et réformes ont des caractères profondément différents selon les conditions et les régimes politiques. Elles n'en signifient pas moins l'immensité et l'actualité mondiale des problèmes agraires.

Or, les sociologues sont passés de l'étude des primitifs à l'étude des milieux urbains et industriels

---

2. Cf. notamment les récents ouvrages de Daniel Guérin et les romans de Steinbeck, Caldwell, etc.

en sautant pour ainsi dire par-dessus cette réalité si vaste dans le temps et dans l'espace. En France, l'étude de la réalité paysanne a été commencée par les historiens, par les géographes<sup>3</sup>. Mais leurs travaux doivent aujourd'hui être repris, à la fois concrétisés et intégrés à une conception d'ensemble, que seule peut apporter la sociologie considérée comme étude de la totalité du processus social et de ses lois.

On ne saurait trop insister sur le fait que les grands *ensembles* (marché national et mondial, structures sociales et politiques) ont contribué puissamment à transformer les structures agraires. Du marché national et mondial sont venues les *spécialisations* (à l'échelle nationale, nous pouvons prendre comme exemple le vignoble du Midi et à l'échelle mondiale les plantations de café du Brésil). L'organisation sociale et politique, l'action de l'État, les plans — ou les absences de plans, ou leurs échecs — ont agi et réagi sur le moindre coin de terre. Pas un paysan aujourd'hui, même en Afrique ou en Asie, qui ne dépende des événements mondiaux.

Mais il ne faut pas moins souligner l'autre aspect de la réalité, contradictoire avec le précédent : l'agriculture traîne des reliquats, des résidus du passé le plus lointain. Et cela spécialement dans les pays non planifiés, arriérés ou sous-développés, c'est-à-dire coloniaux, mais aussi dans les pays européens « occidentaux ». Dans une même région, les Pyrénées, on peut observer à peu de distance les uns des autres : la culture la plus archaïque à la houe (la « *laya* », du côté espagnol), l'araire latin, le tracteur, les survivances de communauté agraire (possession et exploitation collectives des pâturages), la coopérative moderne, la grande exploitation machinisée...

---

3. Par les représentants de l'École de géographie humaine. A cette occasion, que M. Sorre, directeur du « Centre d'Études Sociologiques », reçoive nos remerciements pour les encouragements qu'il a donnés aux recherches de sociologie rurale.

La réalité paysanne se présente donc avec une double complexité :

a) *Complexité horizontale*. Dans les formations et structures agraires de même date historique — en particulier dans celles déterminées par les grands ensembles sociaux et politiques actuels — se manifestent des différences essentielles, allant jusqu'à l'antagonisme.

Ainsi aux U.S.A. se rencontre le cas limite du capitalisme agraire, accompagné d'une machinisation très poussée du travail de la terre. Le « propriétaire » ou fermier capitaliste, détenteur de l'outillage perfectionné, peut passer au moins la moitié de l'année à la ville. Il part pour son domaine au moment des labours, qu'il exécute avec une technique perfectionnée et une main-d'œuvre saisonnière. Après moissons et vente du produit, il regagne son habitation urbaine.

A l'autre pôle, avec une machinisation et une technique aussi poussée, mais une tout autre structure sociale, nous trouvons les kolkhoz, les sovkhoz soviétiques, et aussi les futures « agrovilles » (groupement en une agglomération des villages kolkhoziens).

Entre les deux extrêmes, nous trouvons des intermédiaires. M. J. Chombart de Lauwe a consacré récemment une intéressante étude aux C.U.M.A. (Coopératives pour l'Utilisation en commun de Matériel Agricole en France). Les coopératives de production comme celles de l'Emilie (région de Bologne en Italie) ou celles des démocraties populaires, sont aussi des formes intermédiaires et transitionnelles entre les « pôles » ci-dessus mentionnés.

Dans chaque cas, à chaque niveau, une étude sociologique est possible, qui tienne compte *comparativement* des techniques, de leur rapport avec le groupe humain et la structure sociale, de la productivité du travail agricole, des déplacements de population, en un mot de l'ensemble des *conditions*.

b) *Complexité « verticale »*. Le monde rural actuel

offre à l'observation et à l'analyse la coexistence de formations *d'âge et de date différents*. Comme on l'a observé plus haut, cette juxtaposition paradoxale — le plus archaïque à côté de l'ultra moderne — s'observe parfois sur un territoire restreint. Autre exemple : l'Afrique du Nord où le nomadisme et semi-nomadisme pastoral, les huttes déplaçables à dos d'homme (*noualas*) voisinent avec la technique la plus perfectionnée. Dans le monde rural plus nettement encore que dans l'artisanat, rien n'a entièrement disparu. Et le seul fait de cette conservation des archaïsmes et des « fossiles sociologiques » — conservation relative, qui n'exclut pas les influences, les dégénérescences, les intégrations plus ou moins réussies de l'archaïque à des ensembles récents — ce seul fait pose de nombreux problèmes.

Les deux complexités — celle que nous nommons *horizontale*; celle que nous nommons *verticale* et que l'on pourrait appeler *historique* — s'entrecroisent, se recourent, agissent l'une sur l'autre. D'où un enchevêtrement de faits que seule une bonne *méthodologie* peut débrouiller. Il faut simultanément déterminer les objets et objectifs relevant de la Sociologie Rurale — et définir son rapport avec les sciences et disciplines qui deviennent ses auxiliaires : géographie humaine, économie politique, œcologie, statistique, etc.

La sociologie rurale s'est largement développée aux États-Unis. Nous savons pourquoi. Chaque université a une chaire de sociologie rurale; les études, manuels et traités y sont déjà nombreux.

Or, un fait frappe à la lecture de ces ouvrages : l'absence de référence à une *histoire*.

Prenons le grand ouvrage collectif *Rural Life in the U.S.A.* (Knopf, 1942). Historiquement, il ne contient qu'une étude démographique du peuplement, de la colonisation, des déplacements de population rurale au cours du développement industriel (p. 13-36). Cette partie statistique est remarquable (cf. pp. 27-29,

les origines nationales des travailleurs agricoles immigrants), mais elle n'a rien d'une histoire rurale.

On ne trouve même pas dans ces traités une allusion à la caractéristique essentielle de la brève histoire rurale américaine : la colonisation (au sens large : établissement de colons) et le peuplement sur terre *libre*. Les marxistes distinguent la colonisation du type *prussien* (colonisation sur terre appropriée) et la colonisation du type *américain*. Dans ce dernier cas, il n'y a pas de propriété foncière d'origine féodale. Jusqu'à la concentration de la propriété capitaliste, jusqu'à l'intervention des banques et des trusts, le fermage est rare; la moyenne propriété du sol domine; le paysan producteur n'a pas de *rente foncière* à payer au propriétaire du sol qu'il travaille. Donc aucune classe parasitaire ne touche une part importante du revenu national. Les entraves *féodales* à la naissance des forces productives n'existent pas; le capitalisme peut se développer d'une façon accélérée, jusqu'à ce que ses contradictions *internes* paralysent son développement. C'est précisément ce qui explique l'extraordinaire essor économique des U.S.A. pendant le XIX<sup>e</sup> siècle. Les économistes et sociologues américains ne sont donc même pas capables d'étudier sérieusement les conditions de cet essor, dont ils constatent empiriquement les résultats. Ils ne suivent pas la constitution du marché intérieur, ni les caractères propres d'une agriculture qui a donné une production massive tout en restant largement extensive et à productivité relativement faible (par hectare ou acre cultivé).

Le fait que l'occupation du sol s'est effectuée à partir des *villes* n'est pas étudié avec ses conséquences. En Europe, l'agriculture a précédé l'industrie, et la ville s'est développée en milieu paysan. Le paysan italien ou français est primitivement un « païen » (*paganus*). La vie paysanne a ses mœurs, coutumes et traditions. On peut, dans une certaine mesure, parler de « culture » paysanne. Mais les campagnes améri-

caines reçoivent de la ville leurs modèles culturels (« patterns »). S'il y a une culture paysanne, elle n'a pas d'éléments traditionnels originaires; elle ne représente qu'une dégradation ou une assimilation lente de la culture urbaine (« acculturation »). Il n'y a pas de conflit entre la tradition paysanne, mœurs et coutumes d'une part, et de l'autre la religion. En l'absence de « culture » paysanne originale et de plus étant donné la lente assimilation par les paysans isolés de la culture scientifique, la religion est la seule idéologie régnant dans les campagnes. On ne s'étonne donc pas de voir les sociologues ruraux aux U. S. A. étudier minutieusement l'église comme institution sociale (cf. Lowry Nelson, *Rural Sociology*, American Book Co, 1948, pp. 323 à 74), déterminer la répartition religieuse du peuplement (cf. Lynn Smith, *The Sociol. of the rural Life*, Harper Brothers, 1947, pp. 87 et suiv.) ou encore tracer les périmètres d'influence du temple, dans telle « communauté rurale », à côté du périmètre visité par le facteur ou le médecin.

Il est clair que dans les « pays historiques », les problèmes de sociologie rurale se posent autrement qu'aux U. S. A.

La méthode purement descriptive et empirique ne pouvait naître que dans un pays sans histoire, ou plus exactement sans grande « épaisseur » historique. La réalité humaine y est posée sur le sol, pour ainsi dire, à plat. Alors les sociologues simplifient le problème méthodologique. Ils parviennent à un empirisme intégral, à un formalisme statistique. Nous avons vu que cette méthode ne convient pas, même pour un pays « non historique », ayant peu de fondements et sédiments historiques dans la réalité immédiatement donnée<sup>4</sup>.

Par conséquent, en ce qui concerne la France et la

---

4. Aux U.S.A. même, une *histoire* rurale serait indispensable, surtout dans le Sud, où l'on retrouve comme en Europe les traces de féodalité, le métayage (mode de tenure semi-féodal), en même temps que les pro-

plus grande partie du monde rural, nous nous trouvons devant un problème méthodologique : *rappports entre la sociologie et l'histoire*, étant donné que nous nous trouvons devant une réalité qui a une histoire — et qui la conserve en son propre sein, qui juxtapose les formations archaïques et les formations « modernes ».

Le problème est délicat, puisqu'il s'agit de ne pas laisser l'histoire absorber la sociologie, et de ne pas laisser d'autre part la sociologie rurale se passer du concours de l'histoire comme science *auxiliaire*. La sociologie doit partir des faits actuels, de leur *description*. Mais quand ces faits ont une « épaisseur » historique, comment l'ignorer? Le problème est rendu encore plus délicat par la situation déjà signalée plus haut.

Ce sont les *historiens* qui ont élaboré et lancé dans la circulation certains concepts qui, s'ils se vérifiaient, domineraient la sociologie rurale.

Ainsi Marc Bloch a parlé de *régime agraire* ou de *civilisation agraire*. D'après lui, en France, se heurtent « deux grandes formes de civilisation agraire que l'on peut, faute de mieux, appeler civilisation du Nord et civilisation du Midi »<sup>5</sup>. Et il caractérise ces civilisations ou structures agraires fondamentales par des contrastes :

<i>Nord</i>	<i>Midi</i>
Disciplines communautaires	Individualisme
Charrue	Araire
Champs allongés	Champs irréguliers
Champs ouverts	Enclos
Assolement triennal	Assolement biennal

Le concept de régime agraire correspond au concept, utilisé par les géographes, de « genre de vie ».

---

logements et conséquences de l'esclavagisme.

Signalons à nouveau le livre de Paul LANDIS, *Rural Life in Prozess*. Cet auteur est l'un des rares à avoir pris la réalité paysanne américaine dans son *devenir*, et à avoir donné un exposé *critique* (jusqu'à un certain point) de la situation réelle des paysans américains.

5. Marc BLOCH, *Les caractères originaux de l'histoire rurale française*, A. Colin, 1952.

Que les savants de l'école de géographie humaine l'aient transmis aux historiens ou qu'ils l'aient reçu d'eux (en ce qui concerne la France) peu importe ici. L'essentiel, c'est que les deux concepts se correspondent étroitement et désignent tous deux une réalité très ancienne, stable ou plus exactement *statique*, et se dissociant seulement sous la pression du machinisme. Donc archaïque ou presque, et « naturelle » (à moins qu'on ne l'attribue à des représentations collectives propres à telle race, tel pays, tel peuple) <sup>6</sup>.

Une analyse plus fine dissout les oppositions fixes, les différences statiques entre structures. Elle substitue aux contrastes des « régimes » agraires un schéma profondément différent. Par exemple on rencontre l'assolement triennal dans le Midi de la France, et l'assolement biennal dans le Nord et l'Est (notamment en Alsace). On rencontre dans le Midi l'assolement biennal avec jachère et l'assolement biennal avec culture continue (sans jachère); et de même dans le Nord, le triennal continu ou avec jachère. Or la culture continue correspond à un progrès technique, à une meilleure exploitation du sol, à un accroissement de sa productivité. Dans chaque région, selon les modalités géographiques, et aussi selon les rapports sociaux et les événements politiques, il y a eu croissance plus ou moins rapide — freinée ou accélérée par les diverses conditions — des forces productives, avec parfois des stagnations, des arriérations, des régressions.

Si les structures agraires étaient fixes et séparées comme l'ont cru les historiens et géographes, le sociologue ne pourrait que décrire dans le détail ce dont les spécialistes de ces science sauraient défini l'ensemble.

S'il n'y a pas « régimes » ou « civilisations » agraires ou « genres de vie » mais une croissance — inégale, et

---

6. Pour expliquer les faits, Marc Bloch hésitait entre une thèse techniciste (rôle de la charrue) et l'appel à la mentalité collective (esprit communautaire ou individualiste). Depuis lors, certains sociologues se sont attachés à définir une opposition du milieu « naturel » et du milieu technique ou « machiniste » qui nous semble aussi factice que les autres.

soumise à des conditions complexes — des forces productives, la sociologie recouvre à la fois un domaine, une méthode objective, et le droit à une vue d'ensemble sur les faits. Les technologues, les économistes renseigneront le sociologue sur ces forces productives dans l'agriculture. L'historien lui dira quelles actions, quels événements, quels régimes politiques ont accéléré, freiné, ou arrêté ce développement. Le sociologue devra et pourra à la fin *décrire* le résultat actuel, en cherchera *l'explication* et déterminer *l'ensemble* du processus ayant abouti à ce résultat actuel. Ainsi le Midi de la France semble beaucoup moins caractérisé par l'individualisme ou l'araire ou les champs irréguliers que par un certain *retard* sur le développement agricole du Nord de la France. Le Nord ignore presque complètement le *métayage*<sup>7</sup> que remplace le *fermage* au cours de la croissance des forces productives et du développement capitaliste. La fréquence du *métayage* dans la moitié Sud de la France mérite une étude et exige une explication. Nous nous apercevons que le *métayage* a complètement disparu en Angleterre, à peu près complètement dans le Nord de la France, et dans le Nord de l'Italie, persiste dans le Sud de la France et dans une partie de l'Italie. Pourquoi? L'historien nous renseigne. Il est clair que le déclin de la Méditerranée à partir du XVI<sup>e</sup> siècle n'a pas été étranger à ce fait; qu'il est lié au caractère périphérique et lointain par rapport à Paris — centre économique et politique — des provinces méridionales en France; lié à des survivances curieuses, comme les dialectes et patois, donc à des formes de vie particulières et originales, mais non point à des « genres de vie » immobiles.

Nous disons : « développement graduel, accéléré, interrompu, retardé, des forces de production ». Mais

---

7. *Métayage* de « colonat partiaire », mode de tenure dans lequel une vente de produits (pourcentage déterminé de telle ou telle production) est livrée au propriétaire, qui possède la terre et une partie des instruments de production.

ce schéma ne doit pas suggérer une sorte de *continuité* mal différenciée dans les réalités paysannes.

Nous soupçonnons, sous les phénomènes actuels, des transformations radicales et des bouleversements anciens. Par exemple la partie Est des Pyrénées (Catalogne, Roussillon) fut repeuplée d'une façon nouvelle après les invasions des Sarrazins. L'instauration du métayage en Toscane bouleversa la structure préexistante, etc. Nous entrevoyons des conflits gigantesques et durables, sous des formes différentes, comme celui entre la petite propriété et la grande (*latifundia* gallo-romains; domaines seigneuriaux; grandes exploitations capitalistes).

Nous savons que trois fois au moins en France des « réformes agraires » grandioses changèrent la structure : les invasions des barbares — l'affranchissement des serfs — la vente des biens du Clergé et des émigrés.

La « révolution agricole » qui commence au XVIII<sup>e</sup> siècle ébauche dès ce moment la physionomie de la France paysanne contemporaine. Et notamment le développement économique de la moitié Nord, avec ses conséquences.

Absorption de la sociologie par l'histoire? Certes non. Le sociologue doit s'abord constater, et analyser, pour expliquer. Il se sert de l'histoire comme science subordonnée et auxiliaire pour l'étude du processus social *dans son ensemble*.

Nous sommes donc conduits à éliminer, pour la sociologie rurale, diverses méthodes, techniques d'exploration, procédés de recherche :

a) La méthode *ethnographique* ou *ethnologique* risque toujours de prendre comme naturels des faits sociaux profondément remaniés par l'histoire et par les structures d'ensemble actuellement existantes. Ces faits semblent donnés dans une simplicité apparente, dans une « primitivité ». L'ethnographie affectionne les formations marginales ou archaïques, qui suscitent plus que les autres cette apparence.

b) La théorie récente de « l'archéocivilisation » relève de la même critique. D'après cette théorie, une civilisation *paysanne* traditionnelle aurait duré jusqu'à une époque récente (xix<sup>e</sup> en France, c'est-à-dire introduction du machinisme) et depuis lors aurait disparu. On ne saurait donc l'observer par la méthode ethnographique. Il faudrait la reconstituer ou la reconstruire comme un tout ayant gardé, malgré des modifications superficielles, une certaine constance depuis la fixation au sol jusqu'à sa disparition.

Cette thèse se fonde sur l'opposition (fausse) du *milieu naturel* et du *milieu technique*. Dans son contexte social, au moment de son apparition, la houe ou bien la charrue est aussi « technique » que le tour revolver. De plus nous connaissons par l'histoire les bouleversements apportés dans la structure agraire et les sociétés rurales par la propriété privée individuelle, par l'économie marchande et monétaire, par les conséquences dans les campagnes de la constitution d'une bourgeoisie (urbaine et paysanne), bien avant l'introduction du machinisme.

c) La théorie *historico-culturelle* a stimulé quelques recherches, mais elle a un inconvénient majeur : elle autorise la construction arbitraire de « complexes » et substitue à l'étude des faits un procédé hypothético-déductif à partir de ces complexes, composés d'une technique et d'une idéologie. (Ce défaut apparaît dans le livre pourtant remarquable de Mme Lavisa Zambotti sur les *Grands courants de civilisation*.)

d) La méthode *monographique* doit s'utiliser avec beaucoup de précautions. Une expérience souvent décevante montre à quel point les bonnes monographies (de village, de pays) sont rares, et combien peu de renseignements utilisables sociologiquement s'y rencontrent. Les enquêteurs se perdent dans les détails locaux, dans la description de l'habitat ou des cultures, etc. L'essentiel, qui saute aux yeux du sociologue exercé, leur échappe, faute d'une bonne formation qui

ne peut s'acquérir que lentement. Les conditions actuelles de la recherche scientifique ne favorisent malheureusement pas la formation de sociologues expérimentés. De toutes façons, l'enquête monographique et l'interprétation des documents supposent une vue d'ensemble des problèmes. Et la bonne méthode scientifique se propose toujours d'aller à l'essentiel en le discernant du fait accidentel, superficiel ou aberrant. La méthode monographique ne peut répondre aux exigences de la classification et de la typologie des groupes ruraux. Elle sert, comme technique auxiliaire de recherches. Mais bien entendu, il reste vrai que tout travail d'ensemble doit se baser sur un nombre aussi grand que possible de monographies locales et régionales.

e) La méthode *technologique* a les limites générales de la technologie. L'invention, l'adoption, l'extension des techniques ne se conçoivent pas en dehors des rapports sociaux réels. La technique est à la fois déterminante et déterminée (comme le prouve l'étude la plus superficielle de la mécanisation moderne du travail agricole). Les études technologiques sont donc subordonnées à la conception générale de l'ensemble : du vaste mouvement qui accrut lentement depuis les origines la productivité du travail agricole et aboutit aux structures actuelles.

Nous proposons donc une méthode très simple, utilisant les techniques auxiliaires, et comportant plusieurs moments :

a) *Descriptif*. Observation, mais avec un regard informé par l'expérience et par une théorie générale. Au premier plan : l'observation participante sur le terrain. Usage prudent des techniques d'enquête (interviews, questionnaires, statistiques).

b) *Analytico-régressif*. Analyse de la réalité décrite. Effort pour la *dater* exactement (pour ne pas se contenter d'un constat portant sur des « archaïsmes » non datés, non comparés les uns aux autres).

c) *Historico-génétique*. Étude des modifications apportées à telle ou telle structure précédemment datée, par le développement ultérieur (interne ou externe) et par sa subordination à des structures d'ensemble. Effort vers une classification génétique des formations et structures, dans le cadre du processus d'ensemble. Effort donc pour revenir à l'actuel précédemment décrit, pour retrouver le présent, mais élucidé, compris : *expliqué*.

Prenons comme exemple le *métayage*. Il convient d'abord de le *décrire* exactement (rente foncière en nature, colonat partiaire, servitudes accompagnant la rente, etc.); puis de le *dater* (il accompagne la constitution du marché urbain, de la bourgeoisie, mais là où le capitalisme se développe, il laisse place au *fermage*; il a donc une origine semi-féodale), puis *d'expliquer* ses transformations et sa conservation (arriération du développement économique dans les régions à métayage, manque de capitaux, etc.).

On pourrait aussi prendre comme exemple la communauté de village avec ses survivances, ou la famille paysanne, avec ses caractères propres, etc.

Ces études appellent un cadre général, une conception du processus d'ensemble (soulignons à nouveau qu'il faut toujours tenir compte de l'interaction des structures, de l'influence des structures récentes sur les structures anciennes qui leur sont subordonnées ou intégrées).

A) Nous trouvons d'abord *la communauté rurale* ou *communauté de village*. Ce terme ne désigne rien de mystique, rien de « prélogique » mais un fait historique et social que l'on retrouve un peu partout<sup>8</sup>. Faibles devant la nature, ne disposant que d'instruments et

---

8. Cf. Les cinquante premières pages du livre récemment traduit de LORD ERNLE sur *L'histoire rurale de l'Angleterre*, Gallimard, 1952.

Cf. Le livre de DENISE PAULME sur *L'Organisation Sociale des Dogons* et d'innombrables études (non encore systématisées), en diverses langues et divers pays.

de techniques sommaires, les hommes eurent longtemps besoin de constituer un groupe social très adhérent pour s'acquitter des tâches de l'agriculture : défrichement, endiguements, irrigations, mise en culture (et souvent garde des troupeaux, etc.). Le groupe paysan restait donc fortement organisé, cimenté par des *disciplines collectives*; il possédait des *propriétés collectives*, suivant des modalités très variées.

Puis la communauté paysanne s'est lentement différenciée, dissociée. Le progrès de l'agriculture a amené sa dissolution, dont les modalités ont été également très variées, mais avec des traits généraux (affirmation de la propriété privée, différenciations de classes, chefferies locales, apparition des échanges et de la monnaie, subordination aux modes de production successifs).

Dans la communauté paysanne, on constate d'abord la prédominance des biens de *consanguinité*. Lorsqu'ils se dissolvent, ils laissent la place aux liens de *territorialité*, fondés sur la résidence, la richesse, la propriété, le prestige, l'autorité. On passe ainsi des parentèles étendues à la famille restreinte (avec prédominance masculine) et aux relations *de voisinage*.

Mais l'histoire de la communauté paysanne est encore plus complexe que ne le laisse supposer ce schéma. Elle est soumise à la pression des modes de production ultérieurs, et des instances administratives, fiscales, juridiques, politiques. Tantôt elle cède; tantôt elle résiste; jusqu'à sa dissolution par l'individualisme (fondé sur la concurrence, l'économie marchande, etc.), elle manifeste une étonnante vitalité.

A notre avis le Moyen-Age européen et la disparition du mode de production médiéval (féodal) sont incompréhensibles si l'on ne tient pas compte d'une résurgence de la communauté paysanne, et de sa profonde résistance à l'emprise des féodaux. Ainsi seulement s'expliquent la notion de *coutume* et de *droit coutumier*, si importantes dans l'étude des faits

agraires. Toute coutume implique un support social — la communauté — et une résistance aux « exactions », c'est-à-dire à ce qui agit en dehors (ex-agere) de la coutume.

B) *Modes de production esclavagiste, féodal.* Impossible d'étudier les réalités paysannes en Afrique, aux Antilles, dans le Sud des U. S. A., sans références à l'esclavagisme, à ses survivances ou séquelles.

Il faut connaître les diverses modalités du mode de production féodal (*asiatique* : fondé sur la propriété des eaux et du système d'irrigation — *musulman*, fondé sur la domination des centres urbains, artisanaux et commerciaux, domination s'étendant sur les campagnes environnantes — *européen*, fondé sur la propriété foncière du sol) pour pouvoir expliquer les réalités paysannes actuelles dans un grand nombre de pays (y compris le Sud de l'Italie, le Sud de la France, etc.).

Ces réalités ne dévoilent leur complexité qu'abordées de multiples manières. Par exemple le Midi de la France a conservé le droit *romain*, ou a été très tôt pénétré par lui lors de sa réapparition; et cependant c'est le pays de France où les *coutumes* se sont le mieux conservées (y compris les dialectes locaux et patois, etc.)

C) *Le capitalisme* comporte une révolution agricole, très poussée en Angleterre, moins complète en France et en Italie. Il a comporté en France une réforme agraire (amenant la reconstitution, l'extension, la constitution suivant les cas de la petite et moyenne propriété). Puis il a entraîné une concentration de la propriété des bonnes terres, situées à proximité des marchés (donnant le maximum de rente foncière). Il a amené la prédominance du fermage sur le métayage, l'individualisme, le machinisme, l'industrialisation de l'agriculture, etc. Comment étudier les réalités agraires sans perpétuelles références à ce mode de production?

Les modes de production esclavagiste et féodaux se sont partiellement superposés aux structures agraires antérieures (encore qu'ils aient tendu à la

formation de « latifundia » et de domaines). C'est pourquoi les survivances ou reconstitutions (partielles) de ces structures « communautaires » ont été possibles. Mais le mode de production capitaliste, dès ses débuts (économie monétaire, et marchande), a profondément bouleversé les structures agraires, à la fois du dedans et du dehors. La propriété privée de type capitaliste s'est subordonné de cent façons les formes antérieures de propriété : tribale ou clanale, communautaire ou féodale. Ce fait apparaît avec évidence dans l'étude de la structure agraire des pays « sous-développés » : pays coloniaux ou semi-coloniaux, secteurs arriérés des pays capitalistes.

D) L'industrialisation de l'agriculture, l'introduction du machinisme, la grande production agricole et l'accroissement de productivité évoluent aujourd'hui dans deux sens opposés : capitalisme et socialisme.

Les transformations socialistes de l'agriculture s'accomplissent en trois stades : réforme agraire — coopération — création, à peine envisagée, des agrovilles.

Chacune de ces étapes se déroule suivant des modalités variées selon les pays. En particulier la coopération agricole (coopératives de production; kol-khoz, qui diffèrent profondément des coopératives de production) s'établit sur la base du village, c'est-à-dire comporte une certaine reviviscence — à un niveau profondément transformé, avec des moyens techniques nouveaux et une structure également nouvelle — de la communauté agraire, des relations de voisinage, des disciplines collectives, etc.

Nous parvenons ainsi à une vision d'ensemble des réalités paysannes. On pourrait les comparer à un éventail, étalant et juxtaposant des formes d'âges différents, si cette image ne masquait l'interaction perpétuelle des formations, et leur subordination aux ensembles (structures nouvelles; marché mondial capitaliste et socialiste, etc.).

Cette vision d'ensemble montre un *retard* du développement agricole sur le développement industriel, — retard que seul comble la structure socialiste, — et qui nécessite une étude particulière.

Ce tableau d'ensemble enveloppe des *contradictions* (notamment la lutte acharnée, au cours de l'histoire, entre la grande et la petite exploitation) et des *survivances* dans le domaine idéologique (survivances des mythes agraires, folk-lore, etc.), structurel (village, famille paysanne, etc.).

De ce tableau d'ensemble résulte le plan d'un traité ou manuel de *Sociologie Rurale*.

Il doit commencer par une étude des ensembles actuels, des structures récentes (capitaliste et collectiviste), du marché mondial (capitaliste et collectiviste), etc.)

Il comporte une étude de la communauté agraire, de sa dissolution, de ses survivances et résurgences, en insistant sur le passage des liens de consanguinité aux liens de territorialité (avec conflit et victoire de ces derniers); sur les différenciations, les hiérarchies, les relations de voisinage, etc.

De cette étude d'ensemble, on peut tirer une typologie des *villages* (communautés encore vivantes — communautés en dissolution — villages individualistes — villages déterminés ou remaniés par la proximité d'un centre commercial ou industriel, par la grande propriété, par la coopération). D'importants chapitres seront consacrés à la *famille* paysanne; à la condition des femmes, des enfants (aînés ou cadets), des vieillards et anciens, dans les différents types de villages et de familles.

Le problème des classes (ou stratifications) à la campagne exige une étude détaillée des modes de tenures et d'exploitation du sol (métayage, fermage, petite ou moyenne propriété, etc.).

Enfin, il faut toujours situer le groupe paysan

étudié (en général le village), par rapport aux structures plus larges et aux institutions — bourg et ville — province et nation.

La « culture » (au sens *culturel*) paysanne devra enfin être définie concrètement. Dans la mesure où la paysannerie produit une « culture » ou un apport à la culture, il ne s'agit pas *d'idéologie* à proprement parler (bien que cet apport paysan ait un contenu idéologique que seuls dégagent les philosophes ou théoriciens provenant d'une autre structure sociale plus développée). Il s'agit d'une culture sans concepts, transmise oralement, comportant surtout des anecdotes, récits, interprétations de rites et de magies, et des exemples servant à orienter la pratique, à conserver ou à adapter les coutumes, à diriger les émotions et les actions en agissant directement sur elles.

On s'aperçoit alors que l'apport paysan à l'histoire des idéologies — confus, diffus, formulé par les gens des cités — a été considérable. En particulier les grands mythes agraires (la Terre-Mère) ont traversé la poésie, l'art, la philosophie, des origines jusqu'à nos jours. Ou bien encore les hérésies chrétiennes ont eu une base en grande partie agraire (prolongements et souvenirs de la communauté paysanne). De ce côté, la sociologie rurale peut apporter une contribution non négligeable à l'étude des idées, c'est-à-dire à la philosophie.

*Centre d'Études Sociologiques,  
Paris.*